

Études littéraires africaines

DURAND (Oswald), *Terre noire. Suivi de Les industries locales du Fouta*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2018, 165 p. – ISBN 978-2-343-14262-3



Pierre Halen

Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2019). Compte rendu de [DURAND (Oswald), *Terre noire. Suivi de Les industries locales du Fouta*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2018, 165 p. – ISBN 978-2-343-14262-3]. *Études littéraires africaines*, (48), 245–248. <https://doi.org/10.7202/1068454ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

propre langage, tout en appelant à s'interroger sur « l'éthique de l'artiste face à l'inacceptable » (p. 351).

■ Michèle SELLES-LEFRANC

DURAND (OSWALD), *TERRE NOIRE. SUIVI DE LES INDUSTRIES LOCALES DU FOUTA*. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2018, 165 P. – ISBN 978-2-343-14262-3.

Ce roman d'Oswald Durand fut couronné en 1935 par un Prix de Littérature coloniale. Prix mérité notamment par un bel usage de la langue et par une construction sans faille de l'action, mais Prix que justifiait sans doute aussi, à l'époque, l'illustration qu'il apportait, par la fiction, à la perspective coloniale d'un « développement » rapide et fécond de l'agriculture locale (il s'agit de la Guinée). Dans le récit, cela se fait sous l'égide assez lointaine et abstraite du colonisateur, mais surtout à l'initiative d'un jeune paysan du cru, mobilisant toutes les énergies de son village contre les habitudes et les pouvoirs traditionnels qui auraient voulu imposer, avec la reconduction de leur autorité, le maintien de formes d'exploitation agricoles dépassées. Comme Roger Little l'explique dans sa présentation, les motifs ne manquent cependant pas, aujourd'hui, pour considérer que ce récit entièrement placé au service d'une certaine modernité est lui-même devenu désuet, ce qui justifie sa publication dans une collection vouée aux intéressants *curiosa* que l'inlassable travail de son directeur nous vaut de pouvoir relire.

En quoi *Terre noire*, qui se lit néanmoins avec plaisir, ne satisfait-il plus le lecteur contemporain ou, du moins, lui paraît-il au moins partiellement obsolète ? Roger Little – c'est dans l'air du temps – fait au roman d'Oswald Durand reproche de « machisme », au double motif sans doute que toute l'action ou à peu près est le fait de protagonistes masculins, et, plus explicitement, que le romancier ne se soucie guère de mettre en scène la position infériorisée des femmes en régime patriarcal. D'autres reproches me paraissent plus importants, à commencer par l'apologie indirecte que la narration comme la fiction font de la colonisation, même si le colonisateur reste à l'arrière-plan et constitue tout au plus une instance d'initiative assez lointaine et peu efficiente. C'est que le romancier a vraiment voulu mettre à l'avant-plan la force d'initiative de son héros paysan, Téné Kamara, et des villageois qu'il rallie pour son projet : le « développement », par l'adoption de la charrue attelée, de toute sa région agricole, laquelle vivait jusque-là pauvrement de cultures

exploitées à l'huile de bras, les bras des autres de préférence. Un aspect de la colonisation est néanmoins mis en évidence : l'inspiration que donne le paysan français lui-même au protagoniste, qui a eu la possibilité de faire un long stage dans une ferme en Métropole, dans la France qu'on dit « profonde ». D'où d'étonnants passages à propos de l'unité culturelle et humaine des mondes ruraux, faits pour se comprendre et s'épauler, passages où l'on peut voir une sorte d'allégorie de la globalisation coloniale du temps, mais où l'on peut entendre aussi un plaidoyer égalitaire et humaniste plus général qui est une manière de prendre parti, dans les débats à propos de la colonisation, contre d'autres positions plus différentialistes.

Roger Little, pour sa part, apprécie l'attention qu'Oswald Durand a néanmoins accordée à ce monde menacé par le changement en rédigeant cette description des « industries locales du Fouta » qui a été fort judicieusement publiée en annexe du roman. Ce rapport consacré à ce qui est en réalité l'artisanat productif de la région (où l'auteur fut Commandant de Cercle) nous en dit long, en effet, sur une société dont les usages autant que les outils diversifiés sont alors menacés par le progrès technique, par les modèles de savoir et les outils de production qui, colonisation ou non, pouvaient être vus à l'époque comme des biens enviables, qui disqualifieraient par leur efficacité matérielle, pour autant qu'on ait les moyens de se les procurer, les formes de production anciennes. Il y a donc quelque mélancolie à l'arrière-plan de ce rapport sur les « industries locales », illustré de croquis, qui est axiologiquement à l'opposé du roman lui-même, et dont la portée n'est sans doute déjà, à l'époque, que muséale ou ethnographique.

Un troisième reproche est peut-être encore plus pertinent : il vise l'idée-même du « développement » matériel, à base de technoscience et de productivité, selon un modèle que nous ne partageons plus, ou du moins que nous ne partageons plus avec la même unanimité et la même évidence (même s'il s'en faut de beaucoup, dans les faits, que nous ayons réellement renoncé à accroître notre confort matériel, donc notre capacité de nuire à la nature entière, et à l'air même que nous respirons). Roger Little soulève cet aspect, mais il reste à le développer, par exemple dans un cadre pédagogique : c'est alors la désuétude même du roman qui se révélera intéressante, à savoir cette adhésion qui nous paraît aujourd'hui presque naïve à un « sens de l'Histoire » qui a été longtemps hégémonique, et qui, du reste, l'est encore largement dans l'organisation contemporaine de la « croissance ». Ce « sens de l'Histoire », auquel souscrivait le colonialisme, ne sera ensuite pas étranger à l'anti-

colonialisme, au nationalisme africain, plus tard aux discours sur la « coopération au développement » : ouvrir un débat à propos de cet héritage prométhéen, de ses limites, de ses effets pervers comme des espoirs qu'il a suscités, semble bien d'actualité, si le roman *Terre noire* ne l'est décidément plus. C'est tout l'intérêt des rééditions de la collection : en nous permettant de relire des textes dépassés, évidemment « autres », elles font voir avec le recul nécessaire ce dont nous ne sommes pas si éloignés encore que nous le devrions (ceci dépasse évidemment la question du colonialisme, ou permet de la poser autrement).

Cette question du « développement » n'est pas seulement idéologique : elle présente de très intéressants aspects d'histoire littéraire. Il y a en effet quelque chose du naturalisme zolien, et même du réalisme socialiste ultérieur, donc aussi du roman à thèse, dans la fiction d'Oswald Durand, dont une autre qualité saluée en son temps est la qualité documentaire. Tout cela se tient, et justifierait qu'on s'intéresse davantage à l'histoire proprement littéraire des littératures africaines au sens large, pour y poser la question de l'usage qu'elles ont fait du modèle naturaliste, avec ses corollaires génériques (régionalisme, roman paysan, roman prolétarien, réalisme socialiste...). C'est dans cette perspective que s'éclairent aussi, en effet, la communauté paysanne qui s'esquisse ici entre Dordogne et Fouta, ou encore le recours au roman à thèse, que décrie le critique André Thérive dans un compte rendu où il compare, non sans raison, *Terre noire* aux romans soviétiques de l'époque : même optimisme productiviste, même idéologisation du genre romanesque. Roger Little nous met sur la voie d'un tel travail en empruntant une épigraphe aux *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain comme en relevant les affinités d'Oswald Durand avec un auteur régionaliste aujourd'hui oublié : Joseph Pesquidoux. Ajoutons que tout ceci est en rapport étroit avec la langue du roman, dont Roger Little, après les frères Leblond en leur temps, s'accorde à juger qu'elle s'est fort bien imprégnée de la société de référence, et notamment de son oralité : autre perspective bien connue en littérature africaine.

Cette belle réédition, qui s'achève utilement par une suite de recensions de l'époque, présente fort peu de coquilles. Elle est précédée de la préface qu'André Demaison donna jadis au roman, en le saluant comme un représentant de l'« exotisme vrai », donc en le situant dans le double combat du temps contre l'exotisme de Loti et, par ailleurs, contre les stéréotypes que des discours moins experts que celui d'Oswald Durand font circuler à propos de

l’Afrique : combats qui se poursuivent aujourd’hui, non sans motifs bien sûr. L’écrivain est en tout cas un homme d’expérience, qui fut administrateur en Côte d’Ivoire avant la Première Guerre mondiale, en Guinée après celle-ci, et, pour le reste, un fonctionnaire à la carrière particulièrement accomplie, jusqu’au grade de Vice-Gouverneur honoraire et à la qualité de Secrétaire perpétuel de l’Académie des Sciences d’Outre-Mer, en passant par les bureaux de la Rue Oudinot. Il est d’ailleurs pertinent de relever, comme le fait Roger Little, les accointances entre Durand et Albert Sarraut, qui fut longtemps ministre des Colonies.

■ Pierre HALEN

JİŞA (SIMONA), MALELA (BUATA B.), MIŞCOIU (SERGIU), DIR., *LITTÉRATURE ET POLITIQUE EN AFRIQUE : APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE*. PARIS : LES ÉDITIONS DU CERF, 2018, 355 P. – ISBN 978-2-204-12682-3.

Le présent ouvrage enrichit le débat sur la question de l’importance et du rôle de la littérature dans la « cité ». Proposant des analyses pertinentes, toutes les contributions soulignent que les littératures africaines sont implicitement, voire explicitement, traversées par le politique. Les articles couvrent des pays bien ciblés, en l’occurrence l’Algérie, la Tunisie, la Côte d’Ivoire, le Cameroun, le Congo, le Sénégal, la Martinique, le Soudan et le Mali. Ils abordent des thématiques qui méritent le détour, comme la question migratoire, celle des tyrannies et des dictatures en Afrique, celle du statut de la femme africaine en Afrique et dans le monde, ou encore celle des représentations littéraires, situées à la croisée du réel et du poétique. Cet ouvrage donne donc une vision à la fois globale et pointue de la pertinence de la politique dans la littérature africaine et plus généralement dans toute œuvre littéraire représentant l’Afrique et les Africains, comme les romans de J.M.G. Le Clézio, d’Andreï Makine ou d’Albert Camus. De ce propos ressort la richesse de la littérature africaine, contemporaine d’une histoire africaine marquée par la colonisation puis par les enjeux de la post-colonialité. Si l’on scrute l’histoire littéraire et les actions des intellectuels africains, deux événements culturels témoignent de l’engagement des romanciers dans la lutte anti-coloniale et dans le combat contre l’injustice : il s’agit des Congrès des Écrivains et des Artistes Noirs organisés en 1956 et 1959 par Alioune Diop et la revue *Présence africaine*. La création de « La Communauté africaine de culture » en 2006, avec le soutien de l’UNESCO, continue le même combat politique. Ce